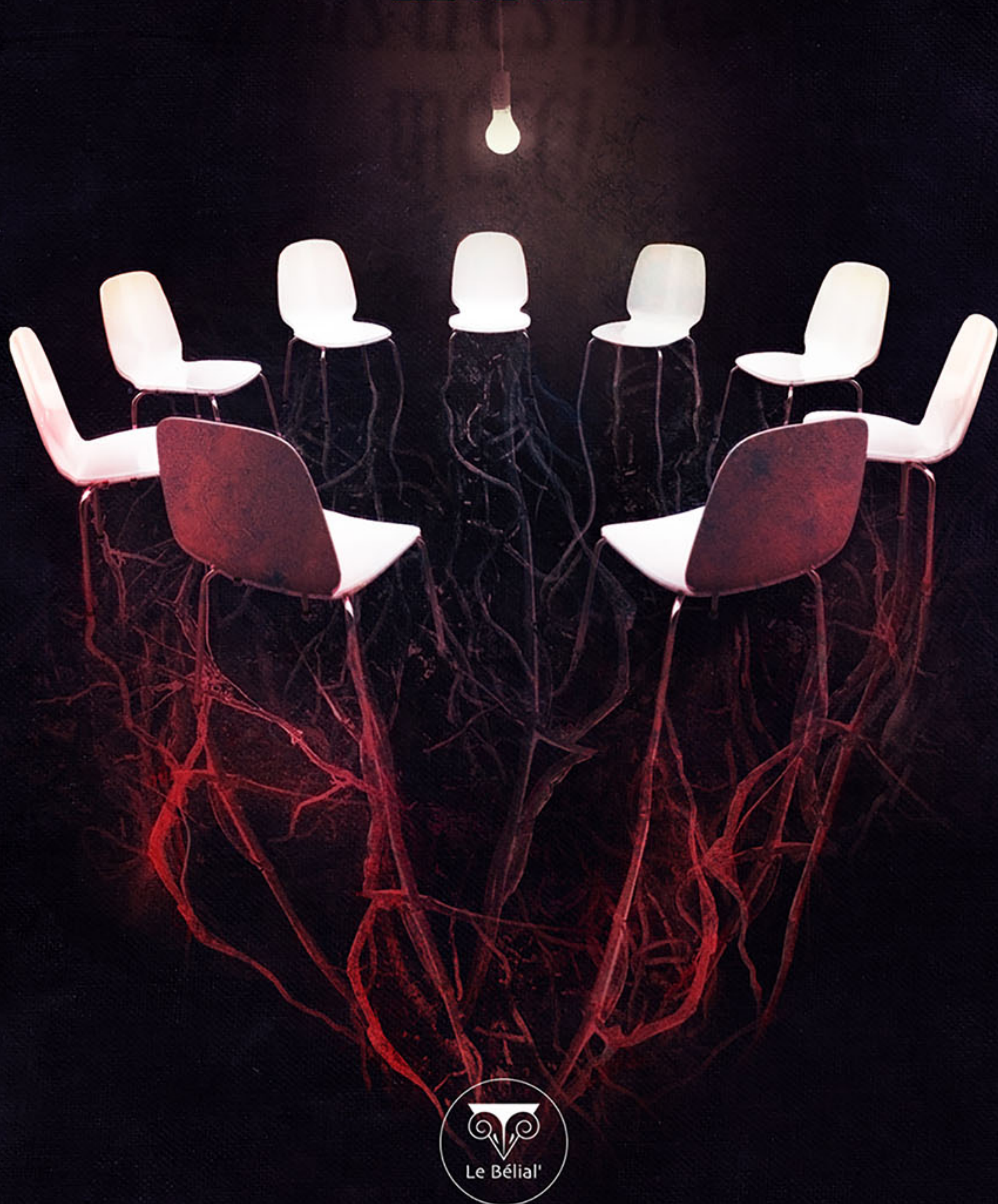


Daryl GREGORY

Nous allons tous très bien, merci



Daryl Gregory – Nous allons tous très bien, merci

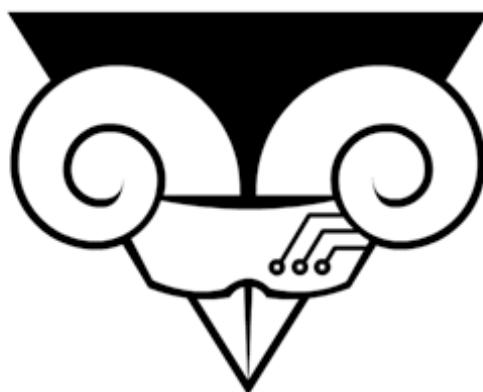
Daryl Gregory

Nous allons tous très bien, merci



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bélicial'

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurent Philibert-Caillat

Titre original : *We Are All Completely Fine*
© 2014, by Daryl Gregory

© 2015, le Bélicial' pour la présente édition

ISBN : 978-2-84344-711-2

Parution : août 2015
Version : 1.1 — 04/09/2015

Illustration de couverture © 2015, Aurélien Police

Remerciements

Ce récit n'aurait pas vu le jour sans l'aide du Dr Kathleen Bieschke, psychologue, éminente thérapeute, et bêta-lectrice depuis l'Aube des Temps. Ai-je également mentionné qu'elle était ma charmante épouse ? Il y a quelques années, Kath m'a fait découvrir les romans d'Irvin Yalom qui, à la ville, est expert en thérapie de groupes. Il est d'ailleurs l'auteur de la bible de cette discipline, *The Theory and Practice of Group Psychotherapy*, que j'ai lue et relue tout en écrivant ce court roman. Tout ce qui, dans ces pages, est susceptible de faire frémir ou de navrer Bieschke, Yalom & co. (et bien d'autres, vu le nombre effarant de psys que je fréquente) est entièrement de mon fait. Ils ont bien essayé de m'éduquer, mais certains patients sont réfractaires à tout changement.

Merci également à mon petit groupe de compagnons de douleur, les écrivains qui ont lu et commenté ce livre : Gary Delafield, Jack Skillingsstead, Nancy Kress et Dave Justus. Un jour, on l'aura !

Quant à Jacob, Jill et tout le monde chez Tachyon : vous êtes les meilleurs codépendants qui soient !

Daryl Gregory – Nous allons tous très bien, merci

Pour Jill Morgan et Bob Slaney

1.

AU DEBUT, ON ETAIT SIX : trois hommes et deux femmes, plus le Dr Sayer — *Jan*, même si certains d’entre nous n’ont jamais réussi à l’appeler par son prénom. Elle était la psychologue qui nous avait dénichés, puis persuadés qu’une thérapie de groupe nous profiterait mieux que des séances individuelles. Après tout, l’un de nos problèmes communs restait que nous pensions tous être uniques. Pas juste des survivants, mais *d’unique*s survivants. On portait nos cicatrices comme des médailles.

Prenez Harrison, l’un des premiers d’entre nous à se rendre à la réunion initiale. Autrefois, il était le Jeune Héros de Dunnsmouth, l’Investigateur du Monstrueux. Aujourd’hui il se retrouvait assis derrière le volant de sa voiture, à fixer la fenêtre du bureau de Jan tout en se demandant s’il n’allait pas rompre la promesse qu’il lui avait faite et s’esquiver. Le bureau était situé dans une maison à étage de style Arts & Crafts, au nord de la ville, au sein d’un quartier arboré qui, selon la lumière, pouvait aussi bien paraître apaisant que sinistre. Une décennie plus tôt, cette maison de famille avait été réhabilitée et colonisée par des psys ; après avoir transformé les chambres en bureaux et le séjour en salle d’attente, ils avaient planté sur la pelouse un panneau indiquant « Les Ormes ». Pas le meilleur nom qui soit, selon Harrison — à leur place, il aurait opté pour une essence d’arbre qui ne soit pas en voie de disparition.

Ce jour-là, la rue n’avait rien de sinistre. C’était une belle journée de printemps, un court répit avant que la chaleur et l’humidité de l’été ne s’abattent sur la ville. Pourquoi la gâcher avec quatre-vingt-dix minutes d’auto-apitoiement et d’humiliation commune ?

Le postulat même de la thérapie ne lui inspirait que méfiance. L’idée que les gens puissent changer d’eux-mêmes, avait-il expliqué au Dr Sayer lors de leur entretien individuel, était une illusion égotiste. Le docteur, elle, estimait que chacun était à la barre de son destin. Il ne pouvait lui donner tort, du moment qu’il était clair dès le début que tout capitaine est destiné à sombrer avec son vaisseau et qu’on n’y peut rien de rien. Si

vous voulez rester à la barre pendant le naufrage et vous persuader que vous maîtrisez la situation, éclatez-vous, avait-il conclu.

Elle avait répondu : « Pourtant, vous êtes ici. »

Il avait haussé les épaules. « J'ai du mal à dormir. Mon toubib me menace de ne pas renouveler mes prescriptions faute d'essayer une thérapie.

– C'est tout ?

– Aussi, il se pourrait que j'entretienne l'idée d'étouffer mon nihilisme. Juste un peu. Pas parce que la vie n'est pas dénuée de sens — ça me paraît incontestable —, mais parce qu'avoir en permanence conscience de sa futilité m'épuise... L'oublier un moment ne me dérangerait pas. J'aimerais pouvoir sentir le vent sur mon visage et me dire l'espace d'une minute que ce n'est pas parce que je suis en train de tomber d'une falaise.

– Vous sous-entendez que vous aimeriez être heureux ?

– Ouais. C'est ça. »

Elle avait souri. Il aimait bien son sourire. « Promettez-moi que vous viendrez à une réunion, demanda-t-elle. Juste une... »

À présent il regrettait. Il pouvait encore faire demi-tour. Trouver un autre médecin qui cracherait les ordonnances.

Un van bleu et blanc se gara sur la place réservée aux handicapés, devant la maison, et son conducteur en descendit. C'était un gamin costaud, un Blanc de près d'un mètre quatre-vingt-dix à la barbe broussailleuse vêtu de ce qui tient lieu de pseudo-uniforme aux vendeurs de tout le pays : polo coloré et pantalon Gap kaki. Il ouvrit le hayon du van pour révéler un vieillard assis dans un fauteuil roulant.

Le chauffeur appuya sur le boîtier de commande. Une rampe descendit le fauteuil et son occupant au niveau du sol avec le lent mouvement automatique d'un bras de navette spatiale. Le vieillard ressemblait déjà à un astronaute, avec son masque à oxygène, ses tubes en plastique et ses bouteilles d'air comprimé. Ses mains paraissaient couvertes par des mitaines.

Harrison se demanda s'il faisait partie du groupe ou venait consulter un autre psy de la maison. Jusqu'à quel point le Dr Sayer recrutait-elle des cas désespérés ? Il n'avait aucune envie de passer des heures avec les rebuts de l'Île aux Victimes.

Le chauffeur ne manifestait aucune patience envers son patient. Au lieu d'emprunter l'accès aménagé, il poussa le vieillard jusqu'au trottoir, renversa brusquement la chaise en arrière — un peu trop — et posa les roulettes avant sur le trottoir. Le vieillard porta ses mains gantées à son visage afin de maintenir son masque. Une autre série de coups d'épaule et de manœuvres heurtées lui fit grimper la courte volée de marches du perron.

Alors seulement Harrison remarqua la fille assise sur un banc, de l'autre côté de l'allée. Âgée de dix-huit, peut-être dix-neuf ans, elle observait le chauffeur et l'infirmier avec attention. Elle portait un t-shirt noir à manches longues, un jean noir, des Chuck Taylors tout aussi noires : la burka standard des goths. Ses cheveux courts presque blancs semblaient davantage ravagés que stylés. Ses mains serraient le bord du banc ; elle ne manifesta aucun signe de relâchement une fois que les deux hommes furent entrés. Elle évoquait un chat sauvage : famélique, les yeux brillants, hérissée. Prête à bondir.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, il regarda la fille regarder la façade de la maison. Quelques personnes passèrent sur le trottoir, puis une grande femme blanche monta le perron. La quarantaine, soigneusement coiffée, costume-pantalon façon Hillary Clinton. Elle se déplaçait avec une concentration manifeste, posait un pied après l'autre avec précaution, comme si elle éprouvait la solidité de chaque marche.

Un type noir en pantalon de flanelle et grosses bottes de travail lui emboîta pesamment le pas. Elle s'immobilisa et se retourna. Le type leva les yeux vers le porche. Bizarre. Il portait un sac à dos et d'imposantes lunettes noires, si bien qu'Harrison n'aurait su dire ce qu'il fixait. La femme lui dit quelque chose sans lâcher la porte qu'elle venait d'ouvrir, l'autre hocha la tête et tous deux entrèrent.

Il était presque six heures, aussi Harrison partit-il du principe que tous ceux qui venaient d'arriver appartenaient au groupe. Sur le banc, la fille n'avait toujours pas esquissé le moindre geste.

« Eh merde... » Il s'extirpa de sa voiture avant de changer d'avis, puis se dirigea vers la maison. Lorsqu'il atteignit le trottoir, il jeta un regard derrière lui — nonchalamment, très nonchalamment. La fille le remarqua et détourna les yeux. Il était prêt à parier qu'il tenait là la plus timbrée du lot.

Le chauffeur du van sortait quand il entra. Harrison le gratifia d'un signe de tête — ce qu'il estimait être un *hochement de tête viril*, pour être précis, ce coup de menton qu'échangent les mâles américains histoire de se saluer. Le chauffeur fronça les sourcils, comme si Harrison venait de violer quelque mystérieux protocole.

Donc, pensa ce dernier, ce type se conduit comme un trou du cul avec tout le monde, pas seulement avec ses passagers...

Le Dr Sayer attendait devant une pièce au rez-de-chaussée, telle une institutrice accueillant ses élèves à la rentrée des classes. Elle portait d'ailleurs un

costume d'institut, sweater et jupe, ne put s'empêcher de remarquer Harrison, qui la dominait de toute sa hauteur. Elle mesurait à peine plus d'un mètre cinquante, avec des bras maigres et des jambes musclées, mais un torse remarquablement trapu. Diverses comparaisons peu flatteuses lui vinrent à l'esprit — Mme Patate, un M&M's de dessin animé —, et un certain soulagement l'envahit à l'idée qu'elle ne puisse pas lire ses pensées.

« Harrison, le salua-t-elle, je suis heureuse que vous soyez venu. Comment allez-vous ?

– Ça va. » Qu'avait-elle lu sur ses traits ? L'image qu'il avait d'elle ? L'irritation que lui avait causée le chauffeur ? Il allait devoir se surveiller avec cette toubib. Peut-être aussi avec tout le groupe, d'ailleurs. « Je vous avais promis de venir, alors me voilà. »

Son ton était encore un peu trop sec, mais le docteur s'abstint de tout commentaire. « Entrez et asseyez-vous », dit-elle en lui indiquant la pièce. La première entrevue s'était déroulée à l'étage, dans ce que Harrison avait pensé être le bureau de Sayer. Elle avait sûrement réquisitionné une salle plus vaste pour accueillir le groupe. « Nous allons commencer dans quelques minutes... »

Il hésitait encore, aussi inclina-t-elle la tête de manière interrogative. Il faillit lui parler de la fille qui attendait dehors, avant de se raviser. « D'accord, dit-il. A tout de suite. »

Les trois personnes qui l'avaient précédé dans la maison occupaient la moitié d'un cercle de sièges. L'homme en fauteuil avait baissé son masque. Harrison réalisa en tressaillant que ce dernier n'avait pas de mains ; ses bras se terminaient sous le coude et ses moignons étaient couverts par ce qui ressemblait à des chaussettes de sport blanches.

Harrison esquaissa un geste en guise de bonjour — et se sentit aussitôt prétentieux. Eh, regardez, *moi*, j'ai des mains.

« Salut », lui répondit le vieillard. La femme en costume-pantalon lui lança un sourire chaleureux.

L'homme aux lunettes sembla ne pas remarquer sa présence. Selon Harrison, il avait la vingtaine, peut-être pas plus que la fille du banc.

Outre le fauteuil roulant, cinq chaises étaient disposées dans la pièce. Un carnet de note et un stylo réservaient le siège du Dr Sayer. Les deux places vacantes se trouvaient de part et d'autre de celui-ci. Aucune des deux ne lui convenait : la première était à côté de l'Homme de Fer, l'autre de Stevie Wonder. De plus, Harrison ne pouvait s'asseoir à l'opposé de l'handicapé sans passer pour un salaud.

« Je m'appelle Stan », annonça le vieillard.

Avant que Harrison n'ait pu répondre, l'homme aux lunettes intervint : « Je pense qu'on devrait attendre.

– Quoi donc ? répondit Stan.

– Que tout le monde soit là. »

Harrison se tourna vers le vieil homme. « Je m'appelle Harrison. »

La femme jeta un coup d'œil vers le type aux lunettes, hésita.

« Et vous êtes ? lui lança Harrison.

– Barbara », répondit-elle, embarrassée.

Harrison lui tendit la main. « Enchanté, Barbara. »

M. Lunettes ouvrit la bouche, puis la referma, une attitude qui plongeait le petit groupe dans le silence pour plusieurs minutes. Le cinquième siège — le sixième, en comptant le véhicule de Stan — restait vide.

Cette pièce, devina Harrison, était sans doute une ancienne véranda, et avant cela un porche ouvert. Les psychologues avaient fait de leur mieux pour camoufler l'objet initial du lieu, étalant plusieurs tapis au sol et cachant une bonne partie des fenêtres derrière des stores bateaux, mais il y avait encore trop de verre nu pour un groupe de parole. Dehors s'étalait une petite cour clôturée par des thuyas. Un voyeur n'aurait eu aucun mal à s'y dissimuler... Harrison se demanda si les toubibs avaient envisagé ce risque, puis quel pouvait bien être le nom que la profession attribuait à ce genre de truc... Une violation de psys privés ?

Le Dr Sayer entra. « J'imagine que nous sommes au complet pour aujourd'hui. » Elle ramassa son carnet et s'assit.

« Vous attendiez la blonde ? » Tout le monde se tourna vers Harrison. « J'ai vu quelqu'un, dehors. »

Le Dr Sayer réfléchit un instant, puis consulta sa montre-bracelet. Évidemment. Une caractéristique inhérente à sa profession.

« Je pense qu'on devrait commencer, dit-elle enfin. Tout d'abord, appelez-moi Jan. Certains d'entre vous me connaissent depuis longtemps, mais je viens à peine de rencontrer les autres. Nous avons déjà parlé, individuellement, des raisons pour lesquelles ce groupe pourrait vous être bénéfique. Chacun de vous a vécu des expériences dont d'autres thérapeutes n'ont pas tenu compte. Parfois, vos amis et votre famille ne croient pas ce qui vous est arrivé. Nombre d'entre vous en ont conclu, assez logiquement, que parler de leurs expériences était risqué. Mais ce groupe est sûr. Nous sommes tous d'accord : tout ce qui se dira ici relève de la plus stricte confidentialité. »

Personne ne pipa mot. Harrison jeta un regard aux autres, mais tous fixaient la psychanalyste.

« Considérez cet endroit comme un laboratoire », poursuivait le docteur — *Jan*. « Vous pouvez expérimenter avec la franchise, le partage des sentiments, même

les plus négatifs. Si vous essayez d'en faire autant dans le monde extérieur... Eh bien, soyez prudents. Vous risquez d'être incompris, de provoquer des malentendus...

– Et de finir chez les dingos », compléta Stan.

Jan sourit. « Mais ici, votre travail est d'apporter une véritable écoute et de la recevoir. C'est le seul endroit où vous pourrez vous montrer aussi francs sans que cela décourage quiconque.

– Le festin des affamés de châtiment », glissa Harrison.

Personne ne rit. *Ob-ho*, pensa-t-il.

« Faisons un tour de pièce pour nous présenter, proposa Jan.

– Ils ont déjà commencé, répondit l'homme aux lunettes. À se présenter.

– C'est compréhensible, dit Jan.

– Je m'appelle Stan. » Le vieillard toussa sèchement puis s'éclaircit la gorge. « Vous savez sans doute déjà qui je suis — je ne peux pas cacher ces moignons. » Son sourire révéla des dents qui paraissaient trop grosses et trop blanches. « Alors... oui, je suis l'homme qui a survécu à la famille Weaver. »

Pour Harrison, l'âge du vieillard coïncidait avec l'histoire. Barbara, à la gauche de Stan, hocha la tête. L'homme aux lunettes, lui, demanda : « La famille qui ? »

Stan se tordit sur son fauteuil. « Les *Weaver* », répéta-t-il plus fort, mais M. Lunettes ne parut pas plus renseigné. « Les cannibales de l'Arkansas.

– Jamais entendu parler. »

Stan semblait exaspéré. « Le Peuple-araignée ?

– C'était il y a longtemps, intervint Harrison. Il est trop jeune pour s'en souvenir.

– C'était en 1974 ! Et vous n'êtes pas plus vieux que lui », rétorqua Stan.

Tu parles, pensa Harrison. L'homme aux lunettes lui rendait cinq, peut-être même dix ans. Il avait quoi ? Vingt-cinq ans, au pire, même si son léger surpoids le faisait paraître plus âgé. Stan avait manifestement du mal avec l'âge des Noirs...

Le vieillard marmonna quelque chose et remit son masque à oxygène.

« Je suis navré, dit M. Lunettes, mais je ne...

– C'était la grosse affaire de l'année, expliqua Stan avant de rabaisser son masque. Je suis passé chez *Merv Griffin*.

– Peut-être pourriez-vous vous présenter ? » lança Harrison à l'homme aux lunettes. Ce dernier ne les avait toujours pas ôtées, malgré leur opacité et

leur poids. Elles semblaient plus fonctionnelles qu'esthétiques. Était-il aveugle ? Dans ce cas, il convenait de le ménager. Après une longue pause, Harrison ajouta : « Si ça ne vous dérange pas. »

La question sembla plonger l'homme aux lunettes dans la confusion. « C'est elle qui est assise à côté de lui, dit-il en désignant Barbara. Ce n'est pas mon tour.

– Oh, je peux me lancer, si vous voulez », intervint la femme.

Harrison regarda l'homme aux lunettes et pensa : Sans rire ? T'as *vraiment* besoin d'un ordre précis ?

Son visage dut trahir sa surprise parce que l'homme dit enfin : « Je m'appelle Martin.

– Bonjour, Martin », répondit Barbara. Elle lui tendit la main et il la serra avec hésitation.

« Vous voulez que je parle de mon histoire ? demanda-t-il à Jan. De pourquoi je suis là ?

– De tout ce qui peut vous mettre à l'aise, répondit la praticienne. Si vous le voulez... »

Martin sursauta ; il fixait un point situé derrière l'épaule de Jan avec une expression choquée. La psychologue se retourna.

La fille blonde se tenait dans l'embrasure de la porte. Elle sembla essuyer le regard du groupe comme une lumière trop vive ; après l'avoir enduré un instant, elle entra enfin dans la pièce, les yeux baissés et les traits fermés, puis s'assit sur la dernière chaise, entre Harrison et le Dr Sayer.

« Merci d'être venue », lui dit cette dernière.

La jeune fille leva les yeux du sol. « Je m'appelle Greta. »

Harrison, Barbara et Stan répondirent à l'unisson, façon Alcooliques Anonymes : « Bonjour, Greta. »

Ils firent un tour de pièce et recommencèrent les présentations. Lorsque ce fut à Martin de parler, il réussit à peine à s'exprimer. Apparemment, il refusait de regarder la nouvelle venue.

Stan demanda : « Avez-vous entendu parler des Weaver ? »

Greta secoua la tête dans un geste imperceptible. Non.

« Bon Dieu », soupira le vieillard.

L'heure qui suivit se résuma aux conversations polies de gens qui se tournent autour avec lenteur et prudence. Martin avait cessé de parler, Greta n'avait jamais commencé, et Stan n'arrêtait pas. Harrison caressait vaguement l'idée de lui couper l'oxygène.

Enfin, Jan intervint : « Nous arrivons presque au terme de cette séance. Est-ce que quelqu'un souhaite partager ses impressions ? Comment les choses se passent-elles, selon vous ? Que pensez-vous des autres ? »

Les autres ? Pas question qu'Harrison s'aventure sur ce terrain. D'après ce que lui avait dit Jan, tous avaient subi des expériences traumatisantes plus ou moins similaires, et tous y avaient survécu. Si les autres avaient traversé une fraction des saloperies que Harrison avait endurées, on pouvait parler de Trauma Très Spécial. La raison de la présence de Stan était évidente : il était une victime classique jamais fatiguée d'exhiber ses moignons. Barbara avait seulement expliqué avoir été agressée, et qu'elle voyait le Dr Sayer depuis les années 90. Elle semblait avoir dépassé ce qui lui était arrivé : elle était calme, apaisante, une vraie infirmière née. Greta, pour sa part, n'était pas en état d'aider qui que ce soit. Elle demeurait sous le choc : il ne s'était sûrement pas écoulé une année depuis la tuile surnaturelle qu'elle avait reçue sur la tête. Quant au gamin noir aux lunettes — Martin —, Harrison ne savait pas trop à quoi s'en tenir.

Restait le bon docteur... Harrison ne l'avait rencontrée qu'à deux reprises avant cela, après qu'elle l'avait contacté pour rejoindre le groupe. Elle prétendait croire son histoire, ce qui laissait penser qu'elle mentait. À sa place, lui-même n'y aurait pas cru.

« Ça se passe comme je m'y attendais », déclara Harrison. Ce par quoi il voulait dire : C'est n'importe quoi.

« Je me pose des questions sur Martin, indiqua Barbara. Il ne regarde jamais Greta.

– Comment savoir ? demanda Stan. Avec ces fou-tues lunettes...

– Oui, on dirait que tu te caches derrière elles, dit gentiment Barbara au jeune homme. J'aimerais savoir ce que tu penses, mais je n'arrive pas à le deviner. »

Harrison comprit soudain la raison d'être de ces lunettes. Il se pencha en avant. « Hé, Martin. » Le jeune homme ne bougea pas. « Martin ! »

Ce dernier hésita, tournant enfin son visage à gros yeux d'insectes dans la direction d'Harrison.

« Est-ce que tu es en train de filmer ? »

L'autre pinça les lèvres mais ne se détourna pas.

« C'est des *Google Glasses*, pas vrai ? »

– Au singulier, rétorqua Martin.

– Quoi ?

– *Google Glass*. Et, non, ça n'en est pas. En fait, celles-là sont fabriquées par une start-up appelée...

– Enlève ces putains de lunettes tout de suite. »

Le « putain » retentit comme une petite bombe. Jusque-là, tout le monde s'était montré tellement poli.

Martin ne bougea pas. Personne ne parla pendant un long moment. Jusqu'à ce que Stan finisse par demander : « De quoi est-ce qu'il parle ? *Qui* filme ? »

– Je ne filme pas », dit Martin.

Harrison avait posé les mains sur ses genoux et déplaçait son poids vers l'avant. Tout le monde, dans le cercle, se tendit aussitôt. À son côté, Greta émit un petit bruit trop ténu pour que quiconque l'entende à part lui. Le Dr Sayer regarda Harrison sans pour autant tenter de l'arrêter.

Tout cela l'agaçait. *Quoi ?* Se pencher en avant constitue-t-il un quelconque acte de violence ? Au pire, ça indique une simple volonté d'agir. Ou peut-être juste le premier mouvement d'une série : un, Harrison bondit sur ses pieds ; deux, il empoigne le dodu, l'inoffensif Martin ; trois, il arrache ces putains de lunettes de son visage.

Il se laissa aller contre son dossier, ferma les yeux et inspira profondément. « Je te serais *reconnaissant* de bien vouloir enlever tes lunettes, Martin. »

Personne ne parla. Harrison rouvrit enfin les yeux.

Martin fixait le sol. « Le Dr Sayer m'avait dit que je pourrais les garder », protesta-t-il d'une petite voix.

Barbara fronça les sourcils. « C'est vrai, Jan ? »

– Je lui ai dit qu'il n'était pas obligé de les enlever pour participer aux séances, répondit Jan. Il m'a promis, en échange, de ne rien enregistrer et de ne pas partager ce qui se dira ici ; j'ai passé le même accord avec chacun d'entre vous.

– J'ai donné ma parole, ajouta Martin.

– Et je l'ai acceptée, dit Jan. Cependant, je l'ai aussi prévenu que le groupe risquait de lui demander des comptes.

– Je ne veux pas de caméra ici », dit Stan.

Martin ne fit pas mine d'ôter ses lunettes.

« Greta, qu'en penses-tu ? » interrogea Jan.

Harrison la regarda, dissimulant au mieux le fait qu'il la regardait. Sans être précisément beau — ses traits avaient quelque chose de légèrement asymétrique —, son visage était frappant.

« Ça m'est égal, dit-elle.

– Martin, reprit Jan. Que pensez-vous de ces réactions ? »

– Je n'aime pas toute cette hostilité, répondit l'intéressé. Et Stan et son masque ? Vous allez lui demander de laisser son fauteuil dehors ? »

– Quel est le rapport ? demanda le vieillard.

– Tu penses avoir *besoin* de ces lunettes ? » intervint Barbara.

Stan lâcha un grognement moqueur.

« Je n'aime pas ses brimades, répondit Martin. À lui.

– Moi ? » s'étonna Harrison.

Barbara lui lança un fin sourire. « Tu sembles un peu en colère.

– Je ne suis pas en colère. » Tout le monde le regardait, y compris Greta. « Pas du tout ! »

Merde, qu'est-ce qui s'était passé ? Ils avaient commencé par parler des lunettes de Martin, et voilà que tout le monde se retournait contre *lui*. « C'est à cause du gros mot ? Je m'excuse...

– Non, ce n'est pas pour ça, continua Barbara. Tu sembles énervé. Énervé d'être ici. Avec des barjots comme nous.

– Ce n'est pas ça. Jan dit que nous avons tous vécu un traumatisme. Je la crois sur parole.

– Tu n'es pas obligé, glissa Stan. Pas en ce qui me concerne, du moins.

– Et quel est le tien, de traumatisme ? demanda Martin. Tu n'en as pas parlé.

– C'est Jameson Au Carré », répondit Greta à sa place.

Eh merde, pensa Harrison. Une fan.

« Qui ça ? demanda Stan.

– Jameson Jameson. Le garçon qui tue les monstres dans les livres pour enfants. »

Barbara parut surprise. Elle avait donc entendu parler de lui. Martin semblait plus abasourdi. « Je croyais que c'était de la fiction, dit-il.

– C'est le cas, répondit Harrison.

– Sauf que les livres ont été inspirés par un véritable enfant, qui a survécu à Dunnsmouth. Harrison Harrison », expliqua Greta.

Tout le monde le fixait.

« De la fiction, insista-t-il. Tout est complètement inventé. » Avant d'ajouter : « Presque. »

À la fin de la séance, Greta fut la première à s'enfuir. Harrison la suivit, mais le temps qu'il sorte, elle avait disparu dans la nuit. Elle n'a pas pu aller bien loin, pensa-t-il.

Le van attendait Stan. Le hayon était ouvert et le jeune chauffeur actionnait la commande pour abaisser la rampe. L'homme leva rapidement les yeux à l'approche d'Harrison, et ce dernier le salua à nouveau de la tête. Le type retourna à sa commande.

Harrison poursuivit un instant en direction de sa voiture, avant de s'arrêter à mi-chemin et faire demi-tour. « Excusez-moi... »

Le chauffeur le regarda par-dessus son épaule.

« Je vous ai lancé un hochement de tête viril, dit Harrison.

– Un quoi ? » La rampe touchait le sol ; le chauffeur s'écarta du levier.

« Deux fois, poursuivit Harrison. Vous êtes censé répondre.

– De quoi vous parlez ?

– Les règles. Les cow-boys soulèvent légèrement leur stetson. Les privés en font autant avec leur fedora. Mais puisque les chapeaux sont passés de mode, il ne nous reste que le hochement de tête, et la réponse n'est pas optionnelle.

– Vous seriez pas un peu... ?

– Dites juste “taré” et je vous fracasse avec le fauteuil de Stan. »

Le gamin blêmit.

« Je plaisante. » Harrison dévoilait ses dents. « Vous faites dix centimètres et cinquante kilos de plus que moi, personne n'est dingue à ce point. Alors, entraînons-nous un peu. Prêt ? »

Harrison commença la démonstration. « Envoyez légèrement la tête en arrière, sans quitter votre vis-à-vis du regard, mais pas de manière provocante. Puis baissez la tête. Vous voyez ? À vous. »

Le gamin le regarda avec de gros yeux. Puis il hocha légèrement, presque imperceptiblement la tête.

« On va continuer à travailler là-dessus », dit Harrison avant de flanquer une tape sur l'épaule de son interlocuteur, ce qui le fit tressaillir. « Mais je crois qu'on a déjà fait de gros progrès. »

Il remarqua Martin dans la lumière de la porte. Ce dernier avait assisté à l'échange à travers ses lunettes noires ; il l'avait peut-être même enregistré, malgré sa promesse. Harrison lui lança un hochement de tête viril, auquel Martin répondit dans l'instant.

« Vous voyez ? reprit Harrison. Martin a pigé. » Comme il repartait vers son véhicule, il se retourna une dernière fois en direction du chauffeur. « Autre chose : utilisez la putain de rampe d'accès. Elle est juste là. »

Il entra dans sa voiture de location — dont il était incapable de se rappeler la couleur sans un effort de mémoire — et venait d'insérer la clé de contact lorsqu'un visage apparut à la vitre. Il sursauta, avant de rire de sa propre surprise.

Greta.

Il tourna la clef, connectant la batterie, puis enfonça le bouton pour baisser la vitre.

« Vous étiez vraiment à Dunnsmouth ?

– C'était il y a longtemps.

– Dix ans. Ça ne fait pas tant que ça. » Elle regarda de côté mais resta là.

Lui ne savait pas trop quoi faire de ses mains. Démarrer serait impoli. Parfois, avec les dingos, il suffit d'attendre.

Au bout d'un moment, elle ajouta : « Vous revenez ? La semaine prochaine ? »

Il n'en savait rien encore. La réunion s'était mieux passée qu'il ne l'avait imaginé. Ils avaient déjà percé son identité pas si secrète, et pourtant il respirait toujours. « Je suppose, répondit-il. Ouais... »

Elle opina, l'air soulagé.

« Vous voulez que je vous dépose quelque part ? demanda-t-il.

– Vous tuez encore des monstres, Harrison Au Carré ?

– Écoutez, j'ignore ce que vous avez pu lire...

– Oui ou non ?

– Désolé, j'en ai fini avec ça.

– Dommage. »

Elle recula, tourna les talons et traversa la rue. En quelques secondes, la nuit l'avait engloutie.

Ouaip, pensa-t-il. C'est la plus timbrée d'entre nous. Définitivement.

Le reste d'entre nous n'en était pas si sûr. À l'heure de la dernière réunion, cinq mois après, nous n'aurions toujours pas su trancher, même si nous étions moins nombreux à nous disputer le titre.

2.

ON REVINT TOUS pour la deuxième réunion, puis la troisième.

Barbara se réjouit particulièrement de la présence de Greta. À chaque séance, la jeune fille portait toujours le même uniforme qui couvrait toute sa peau, noir sur noir sur noir, ses pouces dépassant de trous percés dans les manches de son sweat telles des épingles garantissant l'intégrité de sa cuirasse. Barbara éprouvait un pincement de tristesse à chaque fois qu'elle surprenait Greta s'assurant que personne ne voyait ses poignets.

Cette dernière prenait rarement la parole, mais elle n'en avait pas besoin. Lors des premières réunions, Stan dominait la discussion et profitait de chaque nouveau sujet pour revenir à la détresse que lui imposait son statut de monstre, de rebut. Barbara soupçonnait que le reste du groupe tirait un certain soulagement du fait qu'il monopolisait ainsi l'attention. Du coup, Harrison n'avait pas à justifier sa colère, et Martin n'avait pas à se défendre de porter ses lunettes en permanence ; du reste, le jeune homme semblait toujours décidé à ne pas regarder dans la direction de Greta.

Jan ne souleva aucun de ces problèmes et laissa Stan parler à n'en plus finir. Ce dernier raconta son histoire à l'envers, commençant par son état actuel (affreux) pour s'attarder sur sa vie de célébrité-victime (effrayante, puis lassante, puis déprimante), et, enfin, après maintes digressions, en arriver à l'événement ayant fait de lui « le monstre qu'il est aujourd'hui ». Selon ses propres mots ; Stan n'était que mots.

« À ce moment-là, tous mes amis étaient morts, dit-il. Johnny, Davey, Alison, tous sauf Laura et moi. Traînés l'un après l'autre vers le fumoir. Une semaine après, on les ramenait dans la grange, emballés dans un sac de jute, suspendus par du fil de fer. Comme des saucisses. Comme des momies. Ils les accrochaient aux filets, juste à côté de nous.

» Laura allait mal. Elle avait de la fièvre, des hallucinations. Je pense qu'elle avait oublié où elle était. C'était plutôt une bonne chose, non ? Elle ne se rendait pas compte de qui pendait à côté d'elle. »

Stan avait recommencé à pleurer. Barbara lui tapota le bras ; elle savait qu'il souffrait. Mais ça valait aussi pour tout le monde dans cette pièce.

« C'est le petit garçon qui nous a gardés en vie, reprit Stan. Le plus jeune des Weaver ; sept, peut-être huit ans. Les autres l'appelaient Vermine. Il montait et descendait au filet comme si c'était une seconde nature, à moitié nu, juste vêtu d'un short, sec et costaud comme un singe. Il nous apportait de l'eau, nous enfonçait de la nourriture dans la bouche. Nettoyait les cordes au tuyau quand on se pissait ou se chiait dessus. Il aimait grimper à notre hauteur et nous parler dans son espèce de patois. » Stan sourit et secoua la tête. « Je comprenais à peine ce qu'il disait. Il caressait les cheveux de Laura et roucoulait. La plupart des nuits, il dormait avec nous, niché dans le filet, les bras et les jambes passés entre ses mailles pour pouvoir pendre à nos côtés dans cette espèce de hamac vertical. Les autres Weaver le battaient parfois, mais je crois qu'eux aussi l'aimaient bien. Ou peut-être qu'ils appréciaient le fait qu'il nous gardait en vie. Si ça se trouve, c'était sa tâche.

» Lors des jours de récolte, il essayait de nous aider. La cloche du repas sonnait, ses frères descendaient l'un d'entre nous et le couchaient sur la table. Lorsqu'ils passaient un garrot au-dessus de la partie qu'ils avaient prévu de trancher, on ruait et hurlait. Et Laura n'était pas la seule à pleurer et supplier, je n'ai pas honte de l'avouer. Mais Vermine... Plus on criait, plus il chuchotait et bafouillait dans notre oreille pour essayer de nous calmer. Je me rappelle une certaine récolte — il s'était montré tellement gentil —, il avait essayé de me couvrir les yeux pendant que les autres me coupaient le bras gauche, mais j'étais tellement à bout que j'ai essayé de le mordre. J'y suis parvenu, en fait. Et il a saigné. Bon sang, qu'est-ce qu'ils ont pu rire, les Weaver, en voyant ça : ils se sont moqués de son imprudence. Malgré tout, il est revenu vers moi. Il a reposé ses mains sur mes yeux. Je m'en voulais d'avoir perdu le contrôle de moi-même, mais il ne m'en a pas gardé rancune. Pas le moins du monde. »

Barbara observa les autres. Greta fixait ses mains. Martin demeurait impassible derrière ses lunettes, comme à son habitude. Harrison, cependant, regardait Jan en fronçant les sourcils.

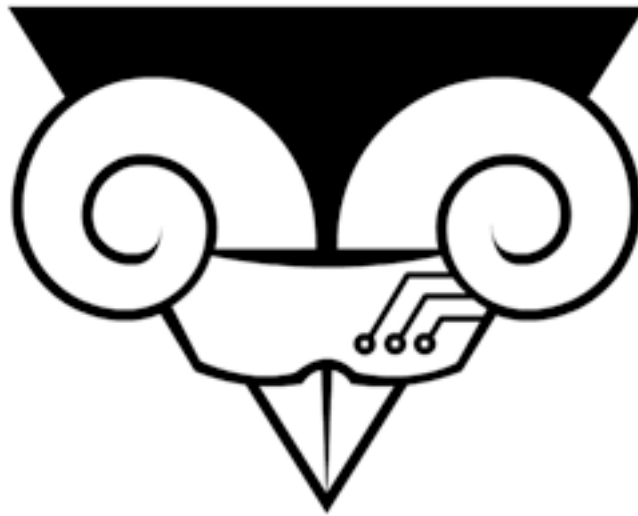
Le docteur semblait perturbée. Elle restait assise, immobile, mais des larmes qui ne coulaient pas scintillaient dans ses yeux. Barbara se demanda une fois de plus ce qui poussait un être sain d'esprit à se porter volontaire pour entendre ce genre d'histoires, jour après jour. Qui aurait voulu d'un job pareil ? Et pourquoi Harrison semblait-il reprocher à la praticienne de montrer ses émotions ?

Daryl Gregory – Nous allons tous très bien, merci

c'est comme essayer d'éteindre une maison ravagée par les flammes. J'ignore si j'en suis capable, ou si ce qu'il en restera sera toujours une maison.

On est curieux en tout cas. Et on suivra ça de près. Merci beaucoup pour ces réponses, Daryl.

Propos recueillis et traduits par Erwann Perchoc



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBerial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBerial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.